série d'échanges qui ne font pas partie de leur profession habituelle, ce dont ils ont besoin; tous les producteurs se procurent par des échanges les matières et les outils qu'ils mettent en œuvre; tous écoulent par des échanges les produits et les travaux de leur industrie. Nous sommes donc ramenés à cette idée, que l'**Échange** est le phénomène général qui rattache toutes les Industries, toutes les professions, qu'il est le *lien de la Société* tout entière, l'expression de la *Sociabilité* humaine.

L'analyse de la Production sera complétée dans les chapitres relatifs au Travail, au Capital et à la Terre (chap. III, IV et V); — à l'Association (chap. XII); — à l'Échange et aux Débouchés; dans lequel il est question des limites de la production (chap. XV, XXII, XXIII, XXIV).

Sur les questions qui touchent à la transmission des héritages et qui ne rentrent pas aussi directement dans le cadre de ce volume, voy. chap. VI, § 3, et chap. VII, et une Note finale.

Au surplus, la notion de Production n'est complète que lorsqu'on a parcouru les phases diverses de la Richesse et tous les aspects de l'organisation sociale économique : l'Échange et la Circulation, la Répartition et la Consommation.

DEUXIÈME SECTION

DU ROLE DES TROIS INSTRUMENTS DE PRODUCTION ET DES DIFFÉRENTES SORTES DE PRODUCTION OU DES DIVERSES INDUSTRIES.

Connaissant la nature de la Richesse, ainsi que l'ensemble des phénomènes que présente la Production, nous avons à nous arrêter particulièrement sur chaque Instrument de travail; les Facultés de l'homme ou le Travail, — le Capital, — la Terre et les autres agents naturels, pour en préciser davantage le rôle et l'importance, et pour signaler les principales questions qui se rattachent à chacun d'eux.

CHAP. III. — LES FACULTÉS DE L'HOMME OU LE TRAVAIL

PREMIER INSTRUMENT DE PRODUCTION.

I. Définitions et différentes significations du mot Travail. — II. Nature du Travail considéré comme instrument de production. — III. Nouvelles considérations sur le travail productif et le travail réellement improductif. — Le Travail et la Richesse. — IV. Importance de la notion du travail.

§ 1. Définition et différentes significations du mot Travail.

78. L'homme est une Force productive, ou plutôt un composé de Forces ou Facultés intellectuelles et physiques stimulées par les besoins qu'il ressent.

Ces Facultés industrielles, — en action — et appliquées à la production, *constituent le Travail,* le premier instrument de production.

A la rigueur, ce sont les FACULTÉS qui sont l'Instrument, et le Travail est le résultat de ces forces en mouvement; mais en disant **Travail**, on entend à la fois les Facultés et leur action, c'est-à-dire les Facultés en action [1].

79. Dans les écrits d'économie politique, le mot *Travail* a souvent l'un des sens généraux du mot *Industrie* [2], c'est-à-dire qu'il

[1] Les dictionnaires définissent le Travail : Labeur, fatigue, peine qu'on prend pour faire quelque chose dans le dessein d'en tirer avantage.

[2] Voy. p. 21.

signifie l'action complexe du Travail proprement dit et celle des deux autres *instruments de Production*[1]. Souvent aussi, le sens de cette expression est circonscrit et on ne l'applique qu'au *travail manuel*, ou bien encore on s'en sert pour désigner les résultats d'un *travail effectué* ou de la *production*, c'est-à-dire des PRODUITS. Ainsi, ce mot Travail a quatre significations, parmi lesquelles trois plus scientifiques : — celles d'Instrument, d'Industrie et de Résultat ou Produit.

Ces différentes significations mettant de la confusion dans les discussions, on doit les avoir toujours présentes à l'esprit.

§ 2. Nature du Travail considéré comme Instrument de production.

80. Le TRAVAIL, considéré comme Instrument, étant — l'ensemble des forces ou facultés physiques intellectuelles et morales de l'homme, en action et appliquées à la production, — il y a donc un travail physique, un travail intellectuel et un travail moral.

Presque toujours, si ce n'est toujours, ces trois forces se mêlent dans une certaine proportion; et le travail est à cet égard un instrument mixte; le manouvrier travaille — comme le médecin, — comme l'artisan, — comme l'homme de science, — comme l'artiste, — comme l'homme d'État.

Mais Travail n'est pas synonyme d'*opération;* et bien qu'en langage usuel on dise par métaphore que le bœuf, le navire, la machine à vapeur travaillent, ce bœuf, cette machine ne sont pour l'économiste que des outils, des forces matérielles qui n'ont ni la moralité, ni l'intelligence, ni la liberté, ni les droits de l'homme Travailleur qui en dispose[2]. — Cependant, l'opinion contraire a eu des défenseurs, et le travailleur n'a plus été qu'une machine, une partie du *capital*. De là à l'esclavage, il n'y a qu'un pas : « Mais nous, nous ne confondrons pas ce que la main de Dieu a séparé par un abîme que la science n'a ni le droit, ni le pouvoir, ni le désir de combler ». (Rossi.)

[1] Cette formule vaut mieux que celle d'instruments de Travail, qui ne s'applique qu'au Capital et à la Terre, auxiliaires de l'Homme ou du Travail.

[2] Le législateur moderne a commencé à établir une différence entre les choses inanimées et les animaux vivants, créatures sensibles envers lesquelles l'homme ne peut pas tout se permettre et a à remplir les devoirs que lui dictent l'humanité et la raison.

81. L'Instrument-Travail, comprenant le travail de l'intelligence et des organes, est une force primitive naturelle comme la Terre; il est personnel et *non transmissible;* l'esclavage ne l'a rendu tel qu'en le dénaturant et en violant les lois de la justice. Mais tout homme qui ne travaille pas directement pour lui peut céder ou louer, et cède ou loue le plus généralement l'exercice de ses facultés intellectuelles et physiques, qui sont appliquées à la production. Il fait volontairement ce sacrifice, il se donne librement cette peine en vue de la part qu'il aura dans le résultat de la production, à des conditions librement débattues.

L'ensemble des Facultés de l'homme est évidemment la propriété de l'homme en qui résident ces facultés[1], puisqu'elles constituent l'homme même; — il en est de même de l'action de ces facultés et du résultat obtenu à la suite de cette action, — ce qui conduit à cet axiome proclamé en même temps par Smith et Turgot, que le *Travail est la plus sacrée des Propriétés*[2].

Mais, en disant que le travail est une propriété, il faut le considérer comme une propriété *sui generis*, à la fois distincte du Capital et de la propriété foncière, et ayant, à de certains égards, de l'analogie avec ces deux propriétés; c'est en envisageant cette analogie entre les Talents acquis et les bonnes habitudes morales, qui ne sont autres que les perfectionnements obtenus dans les facultés de l'homme, qu'on les a appelés au figuré le CAPITAL MORAL (56, Tableau).

82. Le Travail réside dans l'homme. Or, l'homme intelligent, — libre, — responsable, — et constamment sous l'empire de la loi morale, devient non-seulement le *moyen*, mais encore le *but* de la Production, car c'est à son profit que s'opère la répartition.

Ainsi, l'Économie politique n'exclut pas la loi morale. L'Économie politique et la Morale sont les auxiliaires l'une de l'autre, contrôlant réciproquement leurs conclusions. Si le calcul, ce qui n'est pas, montrait que l'esclavage et le travail excessif des enfants, par exemple, sont très avantageux dans la production, la morale interviendrait; tout comme elle intervient quand la médecine a condamné certaines personnes désormais inutiles, et qu'on ne prive pourtant pas de la vie.

[1] Voy. le chap. VI sur la PROPRIÉTÉ.

[2] Smith, *Recherches sur la richesse des nations*, 1re éd. en 1775, liv. I, chap. X. — Pour Turgot, voy. les citations au chap. VIII, paragraphe relatif aux Corporations.

83. La nature a réparti les qualités physiques, intellectuelles et morales d'une manière inégale parmi les hommes; — et cette inégalité est sans doute un des ressorts qui mettent en jeu toute l'activité humaine.

En outre de ces facultés naturelles inégalement réparties, certains hommes (le plus petit nombre) sont doués de l'aptitude nécessaire pour perfectionner leurs facultés, au point d'acquérir des talents supérieurs; et parmi ces derniers, un certain nombre seulement sont placés de façon à pouvoir ainsi accroître la puissance de ces facultés.

Il en résulte que ces hommes, ainsi mieux doués que les autres, se trouvent dans la société en état de rendre des services plus recherchés, qu'ils sont gratifiés d'un *avantage naturel* ou *monopole naturel,* qui explique la supériorité de leurs fonctions et souvent l'élévation de leur salaire. — Au reste, c'est là le caractère de toute propriété restreinte [1].

84. Le travail, c'est-à-dire l'exercice constant de nos facultés sous diverses formes, dans un but utile et en vue de la satisfaction des besoins physiques, intellectuels ou moraux de la personne ou de la famille, est de nécessité sociale; il est la condition de la vie et du progrès de l'humanité [2].

L'homme remplit ici-bas sa mission en travaillant. Le travail est la loi commune de l'humanité. La nature lui a donné des facultés supérieures à tous les êtres; mais elle lui a imposé le devoir de les mettre en œuvre, en lui donnant des besoins incessants de corps et d'esprit.

Qui dit Besoin, dit stimulant, excitant, peine. D'autre part, les efforts que l'homme fait pour procurer une satisfaction à ses besoins sont un Travail, une peine, un sacrifice, une souffrance. C'est encore là un fait naturel, et ce serait une illusion de croire que la Société, qui est l'association générale des hommes, trouvera jamais le moyen de faire disparaître entièrement la peine de ce monde, c'est-à-dire le stimulant des besoins et des efforts qu'exige leur satisfaction.

[1] Monopole, de μόνος, seul, πωλέω, vendre. — Cette analogie du talent, des qualités morales et de la terre, était signalée par Storch, *Cours*, 1re édit., 1815, p. 368.

Voyez particulièrement ce qui est dit aux chapitres V, VII et VIII, relativement à la Terre, à la Propriété et aux Monopoles.

[2] « L'homme naît pour le travail ». (Job.)

85. Le travail se manifestant par un effort est presque toujours une peine; mais cette peine trouve sa compensation (c'est-à-dire une joie et un plaisir correspondants) dans le résultat utile du travail. — L'homme trouve, en outre, la compensation de sa peine dans la satisfaction, dans l'entretien de ses organes qui ont besoin d'exercice, dans le calme de l'esprit que procure un travail régulier, dans le service rendu, le devoir accompli, la difficulté vaincue, l'effort tenté, le progrès obtenu. C'est dans cette limite que l'on peut dire que le travail est attrayant [1].

86. La nature a mis dans l'homme deux mobiles qui le font agir, travailler, se donner de la peine : d'abord, le Besoin et la crainte pour lui et sa famille des souffrances qui l'accompagnent, s'il n'est pas satisfait; — ensuite, l'Espérance ou le désir d'améliorer son sort, qui suscite le sentiment de dignité. C'est quand ces deux mobiles (le besoin et la prévoyance) agissent sur l'homme que son travail est le plus fécond. Le travail de l'esclave est peu productif, parce que celui-ci n'est stimulé par aucun de ces mobiles, qu'il n'est ni libre ni responsable, qu'il sait que l'amélioration de son sort ne dépendra pas de sa peine, et que, semblable à la brute, il n'a d'autre préoccupation que d'éviter le fouet de son surveillant. Le pauvre travaille pour ne pas souffrir; l'aisé et le riche, pour augmenter leur aisance, surveiller l'emploi de leur avoir; le pauvre a besoin de gagner, le riche a peur de perdre.

C'est pour cela encore que le travail à la tâche est supérieur au travail à la journée ou au mois; que le père de famille est plus laborieux que le célibataire; que l'individu qui entreprend à ses risques et périls est plus ardent au travail, à la surveillance, que celui qui dirige une entreprise pour une association ou pour le compte d'autrui; que l'employé associé ou intéressé est plus dévoué à l'affaire que l'employé simplement salarié; que le propriétaire cultivateur est le plus laborieux des agriculteurs.

87. Le Besoin stimule le travail intellectuel et physique de l'homme; — la peine, le résultat de l'effort, stimulent son esprit d'invention et lui donnent cette aspiration au progrès qui fait la vie des sociétés. Aussi voit-on, de tout temps, l'homme chercher

[1] Une école socialiste (l'école fouriériste) croit être en possession de combinaisons sociétaires propres à rendre le travail positivement et directement *attrayant* par le moyen de séances courtes, de travaux variés et du jeu intégral des passions, qui a conduit le fondateur à de singulières excentricités.

la satisfaction la plus complète de ses besoins au moyen du moins de travail possible. Il a d'abord fait travailler à sa place, soit ses semblables soumis par la force ou l'adresse, soit les animaux qu'il a su dompter et approprier à son service. Puis, à l'aide des sciences, il a tiré parti des forces de la nature, moteurs inanimés et dociles par lesquels il va remplaçant avec avantage les moteurs animés.

Nous verrons encore mieux plus loin (ch. VII) comment la liberté active et féconde le travail.

L'Économique, dans son ensemble, montre que le bien-être est le fruit du travail libre. C'est par ce caractère général qu'elle se sépare à la fois du vieux Système règlementaire, qui a revêtu diverses formes, et du Socialisme moderne, qui a proposé d'excentriques combinaisons sociétaires.

§ 3. Nouvelles considérations sur le travail productif et le travail réellement improductif; sur la confusion du Travail et de la Richesse.

88. Les économistes physiocrates, puis Adam Smith, ont fait la distinction (combattue dans le chapitre précédent, § 4) entre le travail productif et le travail improductif, au sujet de la productivité exclusive du sol (selon les physiocrates), au sujet de la productivité des arts dont le résultat n'aboutit pas à un produit matériel (selon les physiocrates et selon Smith). Il ne s'agit plus actuellement pour nous de ces deux théories, mais de la distinction entre le travail rationnel et le travail positivement irrationnel.

89. Le Travail pris comme instrument est de la Richesse, soit que l'on considère les facultés de l'esprit et du corps en dehors de leur action, soit que l'on considère l'action de ces facultés. Dans le premier cas, c'est de la richesse susceptible de produire; dans le second, c'est de la richesse produisant (42).

Mais ici il faut prendre garde au sophisme qui consiste à croire qu'*en multipliant le Travail* on *augmente* nécessairement *la Richesse.* — Si quelqu'un s'avisait de fabriquer de l'eau par la combinaison de l'hydrogène et de l'oxygène, à grand renfort de travail, ce serait peine perdue. Il y a Travail et Travail; il y a le travail rationnel et celui qui ne l'est pas.

Quiconque ne retire pas de son industrie des valeurs ou des

avantages équivalents aux frais de production qu'il est obligé de faire, ne produit pas, et détruit au contraire une certaine quantité d'Utilité à son désavantage et au désavantage de la Société; il emploie mal le Travail des agents qu'il occupe.

Toute industrie qui nécessite, directement ou indirectement, des sacrifices de la communauté entière ou d'une partie de la communauté, peut ne pas produire à son désavantage; mais bien certainement elle emploie du travail au désavantage de ceux à qui les sacrifices sont imposés et à la société en général [1].

Quand on détruit pour reconstruire, le travail est mal employé, si les valeurs produites ne dépassent pas les valeurs détruites; et même dans ce cas, il y a toujours perte, pour la société, de la chose détruite et du capital employé à détruire. — Quand une destruction a lieu, sans reproduction correspondante, c'est une perte réelle pour le possesseur de l'objet détruit et pour la société. Si un carreau est cassé, c'est d'abord une perte sans compensation pour le propriétaire et pour la société. En second lieu, si le vitrier a occasion de travailler, si son industrie est *encouragée,* si « on fait aller son travail, son commerce », comme on dit, celui à qui l'acheteur de carreau aurait pu acheter un autre objet perd l'occasion de travailler, et son industrie est *découragée.* Du petit on peut conclure au grand, et se rendre compte des effets du travail appliqué à des démolitions en vue de reconstructions sur une large échelle; dans une pareille manœuvre, on se propose de créer du travail, mais on agit contrairement à ce but.

Ainsi, il ne suffit pas que le travail ait lieu pour créer une richesse nouvelle, il faut que ce *travail soit rationnel.*

90. Cette fausse notion du Travail et de la Richesse, cette confusion du travail et de la richesse ont conduit à ce sophisme qui fait considérer la destruction en général comme cause productive de Travail et de Richesse [2].

C'est là le point de départ d'une série de fausses appréciations

[1] Voy. le chap. XXVI sur le système protecteur, basé sur ce sophisme.

[2] C'est ainsi que l'incendie, la grêle, l'inondation, la guerre, les travaux publics inutiles, etc., sont à plusieurs égards populaires et trouvent des défenseurs parmi les publicistes. — L'un des plus déterminés aura été feu M. de Saint-Chamans. (Voy. son *Nouvel Essai sur la richesse,* in-8, 1824, refondu dans son *Traité d'Écon. polit.,* 3 vol. in-8, 1852.) Cet auteur est naturellement ennemi des machines et de toute simplification du travail : « Bénissons, disait-il, les obstacles que la cherté du combustible oppose chez nous à la multiplicité des machines à vapeur ». Il est le théoricien complet de ce que Bastiat appelait l'*Économie*

propagées dans le public, que la science économique est appelée à combattre et dont la réfutation se trouve répandue dans le cours de ce volume, notamment dans les chapitres sur la Division du travail, le Capital, les Machines, les Débouchés, la Liberté des échanges internationaux, les Consommations privées et les Consommations publiques.

§ 4. Importance de la notion du Travail.

91. Le Travail est l'instrument et la propriété de tous. Le Travail fait le Capital et la Terre, puis les met en œuvre. C'est l'intelligence et la vie. Les possesseurs de l'instrument-travail étant évidemment le moyen et le but de la production, leur intérêt constitue l'*intérêt général;* la science doit toujours les avoir en vue, et toutes les questions de *Population* sont de premier ordre et interviennent, pour ainsi dire, dans toutes les solutions de l'Économique. (Voy. le chapitre final.)

92. Il n'y a donc pas de notion plus importante en économie politique que celle du Travail liée aux peines et au sort des hommes; et M. Destutt de Tracy a pu dire avec raison : « Tout le bien des sociétés humaines est dans la bonne application du travail; tout le mal, dans sa perdition [1] ». Cette réflexion s'applique encore au travail aidé du capital, à l'Industrie, à toute l'activité humaine.

Car il ne faut pas toutefois oublier, ainsi que nous l'avons déjà dit, en analysant la production (57), que si le Travail est la première source de la Richesse, le travail qui n'est pas aidé et secondé par le Capital ne produit que des résultats peu abondants et comparativement stériles.

93. Nous n'avons parlé du Travail qu'au point de vue économique; constatons que c'est un puissant moyen de moralisation et la source des jouissances les plus pures et les plus douces. Quel que soit le travail, si on s'y livre avec persévérance, on finit

politique à rebours. Une partie de son ouvrage est consacrée à la réfutation de la 2e édition de notre Traité.

[1] Supposons, pour nous faire une idée plus juste de l'assertion de Destutt de Tracy, un pays comme la France; supposons que vingt millions d'hommes y travaillent d'une manière régulière et suivie, gagnant deux francs chacun en moyenne. Si, pour une raison ou pour une autre, cinq millions viennent à chômer, c'est une perte sociale de dix millions par jour, de soixante millions par semaine, de deux cent quarante millions par mois, de trois milliards par an.

par y trouver le succès et le plaisir qui engendrent à leur tour l'ardeur du travail; en même temps que le travailleur trouve dans son activité le moyen de satisfaire ses besoins et ceux de sa famille, il éprouve deux sentiments : d'abord, le contentement physique qui accompagne l'activité propre à maintenir la santé du corps; en second lieu, le plaisir moral, résultat de l'accomplissement du devoir envers soi, envers les siens, envers la société.

Le travail mène au vrai bonheur, a dit Adam Smith. — « Aujourd'hui, comme au temps de Virgile, la fortune n'aime que les audacieux; et pour les moins ambitieux, à qui suffisent encore l'honneur et la paix de l'âme, il n'est qu'un moyen de conquérir un bien si doux : c'est un labeur opiniâtre. Notre destin, c'est le travail; c'est lui qui nous modère dans la prospérité et qui nous console dans nos misères [1] ». — « Rien ne vaut et n'égale cette joie honnête et calme, ce légitime contentement de soi-même que le travail donne aux laborieux comme un premier salaire [2] ». — « Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux [3] ».

94. Le travail salarié, regardé comme vil et méprisable dans l'antiquité et encore au moyen âge, a lentement conquis la considération qui lui revient. Cette émancipation est due en partie aux efforts de la religion et de la philosophie; mais ce sont les économistes qui, depuis un siècle, ont le plus contribué à redresser les esprits à cet égard, et parmi eux il faut citer en première ligne Adam Smith, qui, dans son livre *sur la Richesse des nations,* publié en 1776, s'est attaché à faire ressortir l'influence vivifiante du travail dans toute l'économie sociale, et à montrer son action dans l'ensemble des phénomènes économiques. Toutefois, il reste fort à faire dans les cœurs et sur l'esprit public, encore disposés a trouver la plus honorable des professions celle de ceux qui « vivent *noblement* sans travailler ».

94*. On ne peut avoir une notion complète du Travail qu'après avoir étudié l'ensemble de la science économique.

Cette notion se trouve traitée dans les diverses parties de ce Cours. et spécialement dans les chapitres relatifs à la Propriété, à la Liberté du travail, à la Division du travail, à l'Association, à l'Instruction

[1] Ed. Laboulaye, *Étude sur l'Allemagne,* 1856, p. 190.

« Sais-tu ce qui te rend heureux malgré la pauvreté? » demandait un Lacédémonien à Cléanthe, disciple de Zénon. — « La sagesse? — Non, le travail. » Cléanthe tendit la main à son interlocuteur ».

[2] Henri Murger, *Scènes de la vie de bohème.*

[3] Xavier de Maistre, *le Lépreux de la cité d'Aoste.*

et aux bonnes Habitudes morales, à la Répartition, aux Salaires, à la Population. — (Voy. la Table des matières pour Organisation du travail, Droit au travail, et pour *Travail improductif*, le chapitre précédent, § 3, p. 31.)

Dans le chap. II, en faisant l'analyse de la Production de la richesse, nous avons montré son action primordiale dans ce grand acte (car, à beaucoup d'égards, le Travail, c'est la production); nous avons indiqué sous quels rapports on peut considérer le Travail, soit comme la source première, soit comme une des trois sources de la richesse (57).

Dans le chap. VI, nous montrerons comment sa valeur ne peut offrir une mesure plus commode et plus certaine que celle de la Monnaie pour évaluer les autres valeurs.

CHAP. IV. — LE CAPITAL

DEUXIÈME INSTRUMENT DE PRODUCTION.

I. — Divers sens du mot Capital. — II. Énumération et classification des capitaux. — III. Rôle, fonction et emploi du Capital. — IV. Formation des Capitaux. Épargne. — V. Utilité et importance du Capital.

§ 1. Divers sens du mot Capital.

95. Sous le nom de **Capital**, nous avons désigné cette partie de la Richesse qui comprend l'ensemble des moyens *obtenus* aidant au travail et à l'action des Agents naturels, et fonctionnant comme organes artificiels de l'homme.

Dans le langage vulgaire, *Capital*[1] se dit d'une somme qui porte *Intérêt*. Il est alors synonyme de *Principal* et emporte l'idée d'une certaine masse de numéraire ou de signes représentatifs équivalents prêtée, ou versée dans une entreprise quelconque, à titre de part. — Cette expression est encore employée dans le sens général de Fortune et d'avoir, par opposition au mot *Revenu*, et comprenant tout ce que possède une personne.

Ces deux significations ne sont pas tout à fait celles que le mot Capital a reçues dans le langage scientifique[2]. La première est trop restreinte et la seconde trop étendue.

[1] Du latin *capitalis*, très important, capital, de *caput*, tête. *Capital*, au moyen âge, signifiait à la fois le prêt d'argent et le bétail (Ducange). — Ce dernier sens est resté dans le langage de certains villages des Alpes.

[2] Le Dictionnaire de l'Académie française avait, jusqu'à ces derniers temps, réuni toutes les significations imaginables du mot *capital*, à l'exception, toutefois, de celle qu'il emprunte à la science économique. » (Roscher, *Principes d'éc. polit.*, trad. par M. Wolowski, I, 93.)

Les économistes s'accordent en général à ne pas comprendre sous la dénomination de Capital la Terre et les autres instruments donnés par la nature (54), mais seulement les instruments obtenus par le Travail et l'industrie de l'homme; abstraction faite de l'idée de la Monnaie en laquelle ces instruments sont évalués, et qui est elle-même un de ces instruments, mais non la totalité des instruments.

96. Tout en étant en parfait accord sur cette définition, les économistes diffèrent sur l'étendue du sens à donner au mot Capital, les uns comprenant par ce mot toutes les Valeurs produites par l'homme, les autres seulement celles spécialement destinées ou appliquées à la reproduction, pour classer dans les Revenus les objets réservés pour la consommation immédiate[1].

Parmi les économistes français, c'est surtout entre J.-B. Say et Rossi que l'on trouve cette divergence.

Rossi ne veut donner le nom de Capital qu'au *produit épargné destiné à la reproduction*. Cette définition comporte trois notions : celles de *produit*, d'*épargne* et de *reproduction*. J.-B. Say a plus souvent entendu par capital la *simple accumulation des produits*. Rossi, pour bien expliquer sa pensée, analyse le travail du sauvage qui, après avoir tué une bête, fait trois parts : celle qu'il mange, celle qu'il garde pour le lendemain, celle dont il pourra se servir à la chasse; les cornes de l'animal, par exemple, qui seront un instrument de travail, un instrument de production, un capital enfin; pour Rossi, l'économie en vue du lendemain n'est pas un capital; sans cela, il faudrait dire aussi que la fourmi capitalise[2].

En conséquence de cette définition, J.-B. Say, quoiqu'il attache souvent aussi à l'idée du capital celle de la reproduction, comprend sous cette dénomination tous les objets de consommation que Rossi en exclut pour les reporter au revenu.

Parmi les économistes anglais, M. Mac Culloch abonde dans le sens de J.-B. Say, tandis que Malthus et Adam Smith semblent avoir été les inspirateurs de Rossi.

Mais c'est là une question de nomenclature, qui n'engage pas

[1] Ganilh, dans son *Dict. d'Écon. polit.*, ne voudrait pas donner le nom de capital au capital qui chôme, puisqu'il n'est utile à personne. Mais le chômage n'est qu'une circonstance accidentelle.

[2] Pourquoi pas? On peut bien dire qu'elle accumule un *Capital de consommation*. (Voy. plus loin, 99.)